

LE FILS

Léon arrive dans le service accompagné par son fils Winnie, que le Dr Charles me demande d'accueillir, tandis qu'il reste dans la chambre de Léon pour la première prise de contact. C'est un cas particulièrement difficile et l'état du patient est très grave. Léon avait été hospitalisé dans une clinique universitaire, où il avait demandé l'euthanasie. Après avoir effectué les visites et rempli les formalités prévues par la loi, la date de l'acte qui devait mettre fin à la vie de Léon avait été fixée au 30 avril. Mais la veille, Winnie, son deuxième fils, lui dit en pleurant qu'il voudrait l'assister et l'accompagner jusqu'à sa fin naturelle ; il lui promet de rester à son chevet avec Hélène, sa femme, et de ne jamais l'abandonner.

Winnie insista avec tant d'affection que Léon changea d'avis, et, quand le médecin lui posa la question rituelle de savoir s'il confirmait son intention de demander l'euthanasie, Léon répondit : « Non, je désire me laisser aller à une fin naturelle, entouré de mes proches ».

Quelques jours plus tard, la famille se rendit compte que le patient était devenu pour l'hôpital une présence encombrante et gênante, et décida de le transférer ailleurs, dans une petite Clinique de la périphérie bruxelloise, où ils espéraient qu'il serait bien traité. Mais la pathologie de Léon est si complexe que cette structure hospitalière n'a pas su y faire face ; le médecin de famille a alors pris contact avec notre service où il a pu être admis rapidement.

Tandis que Winnie me raconte cette odyssée, le docteur Charles quitte la chambre de Léon, et nous entrons avec Hélène et Agnès, sa fille de trois ans, qui sont arrivées entre-temps. Hélène est une jeune institutrice de maternelle ; elle a demandé pour cette semaine un congé rémunéré, prévu par la loi, pour être disponible avec Winnie au chevet de son beau-père. Winnie s'approche de son père et lui dit : « Ici nous serons bien. Le volontaire qui nous accueille m'a dit que nous pouvons venir à toute heure et même rester la nuit. Il s'appelle Attilio, il doit être italien et, se tournant vers moi : J'ai dit à papa que vous êtes sans doute italien : je reconnais l'accent parce que je vais souvent en Italie pour mon travail ». Léon se retourne pour me regarder ; je le salue en lui disant que nous prendrons soin de lui et il me dit avec un filet de voix : « Parfois, depuis que je suis à la retraite, je l'accompagne dans ses voyages. La dernière fois nous sommes allés à Bolzano, sur la route du vin ». Winnie est importateur de vin et connaît bien la Toscane, le Piémont, et le Haut-Adige. « La route du vin est proche de ma maison en Italie, lui dis-je. Je connais la vallée de l'Adige comme ma poche et je peux vous donner des conseils sur les vins à déguster ». Il se crée une atmosphère de sérénité tandis qu'ils parlent du voyage qu'ils ont fait l'an dernier à l'époque des vendanges. Entre-temps Hélène s'est accroupie à côté du lit et masse les mains de son beau-père. Agnès, radieuse dans sa petite robe blanche printanière, explore la pièce en sautillant autour du lit, puis s'approche de sa mère pour lui parler à l'oreille.

Mon quatrième petit-enfant, la première fille, doit naître dans un mois. Je suis ému de voir cet angelot dans sa petite robe blanche qui court autour du lit de son papy mourant en lui apportant un message d'amour, de vie et de bonheur.

Hélène me demande : « Agnès veut savoir si demain elle peut venir voir son grand-père et lui apporter Pouf. Pouf est le chat de mon beau-père, dont il ne se sépare jamais ; quand Léon est dans son fauteuil, Pouf est toujours pelotonné près de lui et ronronne continuellement ». « Un chat à l'hôpital ce n'est pas permis, pour des raisons évidentes d'hygiène, je lui réponds, mais les désirs des enfants qui aiment leur papy doivent être écoutés avec respect. Je verrai si peut-être en soirée et dans le plus grand secret on ne peut pas faire une exception ». « Pour commencer – dis-je à Agnès – apporte une photo de Pouf et aussi une photo de toi, et nous les attacherons au mur avec un aimant près du lit de ton papy. Elles lui tiendront compagnie et il pensera à vous ».

Agnès est satisfaite de la proposition, grimpe sur le lit, donne un bisou à son papy, puis descend et court dans la chambre. Elle s'arrête devant la porte vitrée du balcon et fait signe aux voitures qui passent dans la rue. Sur le trottoir une femme marche en poussant un landau à côté duquel il y a un enfant de quatre ou cinq ans. Le bambin voit Agnès, qui est en plein soleil derrière la vitre, et répond à son salut d'un signe de la main. « Il m'a vue ! » crie Agnès.

Léon sourit.

L'après-midi suivant il y a deux photos sur le mur à côté du lit : Agnès à la mer avec un petit seau et un chat blanc angora bien peigné. Léon somnole et ouvre de temps en temps les yeux en voyant ses proches réunis en silence autour de son lit.

Léon ne s'est plus réveillé et il est mort pendant la nuit, veillé par Winnie et sa sœur, Claire. Son dernier regard s'était posé sur la photo d'Agnès, la fillette qui a aidé son papy à être vivant et heureux jusqu'au bout.

Winnie m'a invité à venir au cimetière pour l'enterrement de son père. Agnès pleurait dans les bras de sa maman, puis elle s'est mise à courir derrière un écureuil qui a sauté en bas d'un bouleau et couru se cacher dans un massif de rhododendrons. Hélène m'a dit : « Agnès pleurait parce que Pouf est mort lui aussi : nous l'avons trouvé sous le fauteuil de Léon, mort le même jour que son maître ».

Agnès revient vers sa maman en souriant et lève les mains pour qu'elle la prenne dans ses bras. Elle lui dit : « Pouf est allé au ciel pour jouer à cache-cache avec papy ».